3 1761 07994409 6

Cammaerts, Émile
A ma patrie enchainée

PQ
2605
A36A72

A MA

PATRIE ENCHAINÉE

POÈMES

PAR

ÉMILE CAMMAERTS

BRUXELLES ET PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS

—

1918

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

96.0.6.
74/2/79

A MA PATRIE ENCHAINÉE

A partir du 1er Août 1917,
majoration temporaire de 20 °/₀.
Décision du Syndicat des Éditeurs
du 27 Juin 1917.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mapatrieenchain00camm

C184a

A MA

PATRIE ENCHAINÉE

POÈMES

PAR

ÉMILE CAMMAERTS

167578.
21/11/21

BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS
—
1918

PQ
2605
A36A72

AVANT-PROPOS

Les quelques poèmes réunis dans ce petit recueil sont extraits de deux volumes de vers parus à Londres, chez John Lane, avec traductions anglaises (*Belgian Poems*, 1915, et *New Belgian Poems*, 1916). Ils viennent donc bien tard et quelques-uns d'entre eux expriment des espérances dont on pourra sourire aujourd'hui. Seule l'indulgence qu'on a bien voulu lui témoigner ont induit l'auteur à les mettre, dans cette plaquette, à la disposition d'un public plus nombreux et pour lequel la traduction anglaise ne présente que peu d'intérêt.

Si le lecteur veut bien se reporter à la date, si proche et déjà si lointaine, à laquelle ces pièces furent écrites, il y retrouvera certaines émotions qu'il a, sans doute, partagées et qui, malgré le cours imprévu qu'ont pris les événements, ne sont peut-être pas encore éteintes en lui. Il peut d'ailleurs être salutaire de se souvenir, en 1918, de ce que nous éprouvions durant les premiers mois de la guerre et d'évoquer, à la fin de la lutte, l'enthousiasme qui nous soulevait au début. Si certaines illusions ont été déçues et si nous nous sommes vu forcés de reporter d'année en année et de printemps

en printemps la date de la victoire et de la libération, ce n'est pas une raison pour que nous renoncions en rien aux décisions prises et aux espérances formulées à l'heure où la souffrance nous avait ouvert les yeux sans affaiblir encore nos énergies.

Ces poèmes ont été écrits à l'arrière et les visites que l'auteur a pu faire au front ont été trop rapides pour qu'il puisse se permettre de chanter la guerre elle-même dans toute son horreur grandiose et sacrée. Il laisse ce soin à d'autres qui ont eu la gloire de dater leurs œuvres des tranchées de première ligne. Son rôle s'est borné à traduire la nostalgie des exilés et à recueillir quelques légendes. Son seul souhait est que le lecteur puise dans ces lignes quelque réconfort, aux heures de lassitude, et que cette rapide évocation du passé le confirme dans la résolution que prirent solennellement tous les Belges en août 1914 : Ne rien oublier et ne rien pardonner.

E. C.

Janvier 1918.

A MA PATRIE ENCHAINÉE

Combien de temps, combien de temps,
O, mon amie,
Tendras-tu patiemment
Dans la nuit
Tes mains meurtries ?

O, le bruit clair,
Chaque matin,
Des charrettes de laitières,
Et le jappement joyeux des chiens,
Et, dans la paille d'or,
Secouées sur les pavés,
Les grosses cruches de cuivre,
Le ventre plein, la tête sur le côté,
Dansant leur chanson ivre
Au bon soleil d'été !...

Combien de temps, combien de temps,
Ma noble sœur,
Leur talon de fer et leur poing de sang
Écraseront-ils ton cœur ?

O, la foule joyeuse,
Le soir,
Autour des tables, sur les trottoirs,
Et la bière mousseuse
Débordant des verres,
Et les longues pipes de terre
Dont on suit des yeux la fumée,
Le cœur content, l'âme apaisée!...

Combien de temps, combien de temps,
Ma tendre mère,
Subiras-tu leurs railleries amères
Et la suprême offense
De leur condescendance?

O, les longues promenades, le dimanche,
A travers champs,
Par les routes blanches,
Et, à l'ombre des saules, l'eau noire des étangs
Ridée par le vent,
Et les chaumières à volets verts,
Et le parfum mielleux des bruyères,
Et les enfants jouant dans la poussière,
Et les amants marchant lentement,
A pas menus,
La gorge sèche, l'œil perdu,
Un brin d'herbe entre les dents!...

Combien de temps, combien de temps,
O, ma patrie,
Tendras-tu patiemment
Dans la nuit
Tes mains meurtries ?

APRÈS ANVERS [1]

Chantons, Belges, chantons,
Même si les blessures saignent, même si la voix se brise,
Plus haut que la tourmente, plus fort que les canons,
Chantons l'orgueil de nos défaites,
Par ce beau soleil d'automne,
Et la joie de rester honnête
Quand la lâcheté nous serait si bonne.

Au son du tambour, au son du clairon,
Sur les ruines d'Aerschot, de Dinant, de Termonde,
Dansons, Belges, dansons
En chantant notre gloire,
Même si les yeux brûlent, si la tête s'égare,
Formons la ronde !

Avec des branches de hêtre, de hêtre flamboyant,
Au son du tambour,
Nous couvrirons les tombes de nos enfants.
Nous choisirons un jour,
Comme celui-ci,

1. Mis en musique par Sir Edward Elgar sous le titre de : " Carillon ".

Où les peupliers tremblent doucement
Dans le vent,
Et où l'odeur des feuilles mortes
Embaume les bois,
Comme aujourd'hui,
Afin qu'ils emportent
Là-bas
Le parfum du pays.

Nous prierons la terre qu'ils ont tant aimée
De les bercer dans ses grands bras,
De les réchauffer sur sa vaste poitrine
Et de les faire rêver de nouveaux combats :
De la prise de Bruxelles, de Malines,
De Namur, de Liège, de Louvain,
Et de leur entrée triomphale là-bas —
A Berlin !

Chantons, Belges, chantons,
Même si les blessures saignent et si la voix se brise,
Plus haut que la tourmente, plus fort que les canons,
Même si les blessures saignent, même si le cœur se brise,
Chantons l'espoir et la haine implacable,
Par ce beau soleil d'automne,
Et la fierté de rester charitable
Quand la Vengeance nous serait si bonne !

Londres, Octobre 1914.

LE DRAPEAU BELGE

Rouge pour le sang des soldats
— Noir, jaune et rouge —
Noir pour les larmes des mères
— Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour la lumière
Et l'ardeur des prochains combats.

Au drapeau, mes enfants,
La patrie vous appelle,
Au drapeau, serrons les rangs,
Ceux qui meurent, vivent pour elle!

Rouge pour la pourpre héroïque
— Noir, jaune et rouge —
Noir pour le voile des veuves
— Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour l'orgueil épique
Et le triomphe après l'épreuve.

Au drapeau, au drapeau,
La patrie vous appelle,
Il n'a jamais flotté si haut,
Elle n'a jamais été si belle !

Rouge pour la rage des flammes
— Noir, jaune et rouge —
Noir pour la cendre des deuils
— Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour le salut de l'âme
Et l'or fauve de notre orgueil !

Au drapeau, mes enfants,
La patrie vous bénit,
Il n'a jamais été si grand
Que depuis qu'il est petit.
Il n'a jamais été si fort
Que depuis qu'il brave la mort.

Londres, Octobre 1914.

AU GRAND ROI D'UN PETIT PAYS

Composé pour la Fête du Roi Albert I,

le 15 Novembre 1914

Nous vous suivrons, Sire, où vous nous conduirez.
Par le gel et par la pluie,
Par les bois et par les prés,
Et nous vous donnerons notre vie
Quand vous voudrez.

Nous ferons ce que vous ferez,
Nous irons où vous irez,
Nous vous suivrons, Sire, par tous les sentiers,
A travers le feu, à travers les larmes,
A travers le chaos de la bataille
Et le fracas des armes,
A travers le sifflement de la mitraille
Et le long gémissement des blessés...
Nous vous suivrons où vous nous conduirez
Et nous vous donnerons notre vie
Quand vous voudrez.

Nous irons à Gand, à Anvers, à Termonde,
Nous délivrerons Aerschot et Louvain,
Nous purgerons le pays de la race immonde
Qui l'opprime en vain.
Nous vous rendrons Liège, nous vous rendrons Bruxelles,
Nous repasserons la Meuse à Visé,
Ensemble nous verrons les tours d'Aix-la-Chapelle
Se dresser dans le ciel purifié,
Et nous entendrons, un beau matin,
Les cuivres et les cymbales
Saluer votre entrée triomphale,
Sous les Tilleuls, à Berlin!...

Que Dieu vous garde, Sire, comme vous nous gardez,
Qu'il vous protège comme vous nous protégez.
Roi de Furnes, roi du « petit soldat »,
Roi de l'honneur et de la parole donnée,
Rois de cent prairies et de vingt clochers,
Orgueil de la Patrie,
Champion de l'Humanité !...

Nous vous suivrons, Sire, où vous nous conduirez
Et nous vous donnerons notre vie
Quand vous voudrez.

AVEUGLE ET SON FILS

A Sir Edward Elgar

Je n'entends plus le son lointain
Des canons ennemis...
Où sommes-nous, mon fils ?
— Mon père, nous sommes en Angleterre.

Je n'entends plus le bruit du vent
Sifflant dans les cordages.
Je sens, sous mes pas hésitants,
Le sol ferme de la plage.
Est-ce la fin de nos misères?
— Mon père, nous sommes en Angleterre.

J'entends des paroles amies
Que je ne comprends pas,
Je me sens loin, bien loin de la patrie...
D'où vient que ces voix
Me semblent familières ?
— Mon père, nous sommes en Angleterre.

Je sens, dans l'air que je respire,
Un parfum de liberté.

Je sens frémir les cordes de ma lyre
Sous un souffle inspiré.
Les oiseaux, les arbres, les rivières
Me parlent de chez nous.
Pourquoi ma peine devient-elle moins amère?
Pourquoi le repos m'est-il si doux?
— Mon père nous sommes en Angleterre.

Incline-toi, mon fils, agenouille-toi
A côté de moi.
Prenons, entre nos doigts meurtris,
Un peu de cette terre hospitalière,
Et baisons ensemble, en pensant au pays,
Le sol de l'Angleterre.

Londres, Décembre 1914.

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

C'était sur le front,
A cent pas des tranchées,
Une petite maison
Morne et désolée.

Pas un homme, pas une poule, pas un chien, pas un chat,
Rien qu'un vol de corbeaux le long du chemin de fer,
Le bruit de nos bottes sur le pavé gras,
Et la ligne des feux clignotant sur l'Yser.

Une chaumine restée là,
Porte fermée et volets clos,
Un trou d'obus dans le toit,
Plantée dans l'eau comme un îlot.

Pas un cri, pas un bruit, pas une vie, pas un chat,
Rien que le silence des grands cimetières
Et le signe monotone des croix, des croix de bois,
Par la plaine solitaire.

Une chaumine toute grise
Sur le ciel noir,
Aveugle et sourde dans la brise
Du soir,
Et le bruit amorti de nos pas
Glissant sur le pavé gras...

Puis, tout à coup, chaude, grave et douce
Comme le soleil sur la mousse,
Tendre et fière, forte et claire
Comme une prière,
Une voix de femme sortit du toit
Et la maison chanta !

« Quand nos bourgeons se rouvriront
— Saules rougés et gris chatons —
Quand nos bourgeons se rouvriront
Nos vaches meugleront.

« Elles sonneront du cor
— Coqs rouges et fumiers d'or —
Elles sonneront si fort
Qu'elles réveilleront les morts.

« Frapperont nos marteaux
— Bras nus et torses chauds —
Et ronfleront nos scies
Autour de nos prairies.

« S'ouvriront nos églises
— Nieuport, Ypres et Pervyse —
Elles tonneront nos cloches
Le dur tocsin des Boches.

« Tinteront nos truelles
— Dixmude et Ramscapelle —
Et reluiront nos pelles
Et cogneront nos pioches.

« Glisseront nos bateaux
— Goudron noir et mouette —
Chantera l'alouette
Le long de nos canaux.

« Et fleuriront nos tombes
— Mésanges et pigeons bleus —
Et fleuriront nos tombes
Sous le soleil de Dieu. »

Plus un souffle, plus un bruit, plus un chat
Rien que le signe des croix de bois...

« Venez donc, il est tard, ne nous arrêtons pas,
Ce n'est qu'une paysanne restée là
Avec son vieux père.
Rien ne peut les convaincre, ils ne veulent pas partir,
Ils disent qu'ils aiment mieux mourir
Que de quitter leur terre... »

Plus un souffle, plus une vie, plus un chat,
Rien qu'un vol de corbeaux le long du chemin de fer,
Le bruit de nos bottes sur le pavé gras,
Et la ligne des feux clignotant sur l'Yser.

Décembre 1914.

FUITE EN ANGLETERRE

Ils ont passé dans la nuit bleue,
Ils ont passé par là.
Joseph marchait devant,
Tirant l'âne par la bride
Et la Mère serrait l'Enfant
Contre son sein vide.

Ils ont trotté par là,
Ils ont trotté dans la nuit bleue
Plus de cent lieues,
Fuyant les soldats,
Les bourreaux,
Les cités et les hameaux,
Et les cris déchirants
Des Saints Innocents.

« Que cherchez-vous si vite, vieux,
Avec cette jeune femme ? »
« D'autres hommes et d'autres cieux,
D'autres cœurs et d'autres âmes
Pour abriter le fils de Dieu. »

Ils ont couru dans la nuit bleue,
  Ils ont couru par là,
Ils ont couru si loin
  Que le bruit de leurs pas
Peu à peu s'est éteint,
  Et que le vent a effacé
De tous les sentiers
  L'empreinte de leurs pieds.

Noël 1914.

VŒU DE NOUVEL AN

A L'ARMÉE ALLEMANDE

Je souhaite que chaque heure
Vous meurtrisse le cœur.
Je souhaite que chaque pas que vous ferez
Vous brûle les pieds.
Je souhaite que vous deveniez aveugles et sourds
A la beauté des choses,
Et que vous marchiez, nuit et jour,
Sous un ciel morose,
Sans voir les fleurs écloses au coin des haies,
Sans entendre un mot, sans surprendre un chant
Qui vous rappelle les femmes et les enfants
Laissés dans vos foyers.
Je souhaite que la terre, notre terre,
Se creuse de fondrières
Sous vos canons,
Et que les rivières du pays, de notre pays,
Sortent de leur lit
Pour submerger vos bataillons.
Je souhaite que les spectres de nos martyrs
Empoisonnent vos nuits.

Et que vous ne puissiez plus ni veiller, ni dormir,
Sans respirer l'odeur du sang
De nos Saints Innocents.
Je souhaite que les ruines de nos maisons
S'écroulent sur vos têtes,
Et que l'angoisse trouble votre raison,
Et que le doute confonde votre rage,
Et que vous erriez éperdus comme des bêtes
Poursuivies par l'orage....

Je souhaite que vous viviez assez longtemps
Pour éprouver toutes nos souffrances
Afin que Dieu vous épargne le suprême châtiment
De Son éternelle vengeance.

Londres, Janvier 1915.

PRIÈRE : PÂQUES, 1915

Toi qui, cette nuit, surgis du tombeau,
Malgré les prêtres, malgré les soldats,
Toi qui brisas la pierre et qui rompis les sceaux
Que Pilate t'imposa,
Fais que ma Patrie surgisse
Du sépulcre allemand
Et que la Victoire bénisse
Les armes de nos enfants.

Toi qui nous apportas l'épée —
Le glaive de Justice —
Et nous ordonnas de l'acheter,
Fût-ce au prix de nos tuniques,
Toi qui renversas les tables des marchands
Installés sous Tes portiques,
Donne à nos bras la foi et la rage à nos cœurs
Afin que la Victoire couronne de fleurs
Le front de nos enfants.

Toi qui cuirassas Tes archanges, Michel,
Gabriel et Raphaël
Terrassant le démon,
Et qui armas Georges de la lance

Dont il perça le flanc du dragon,
Toi qui inspiras la vaillance
De Tes preux chevaliers
Et qui traças le signe de Ta croix
Sur la poitrine des Croisés,
Donne-nous l'aveugle confiance
D'Alfred, de Turpin, de Godefroid,
De Saint Louis et de Roland,
D'Arthur et de Cœur-de-Lion,
Afin que la Victoire, au son du canon,
Guide les pas de nos enfants.

Toi qui maudis Carphanaüm, Bethsaïde.
Et accablas de Tes injures
Les scribes hypocrites, les pharisiens perfides,
Toi qui fis retomber sur leurs têtes impures
Le sang des Saints Innocents,
Toi qui sus aimer assez pour haïr,
Fais aux crimes des Allemands
La grâce de les punir,
Fais que, comme Toi, ma Patrie surgisse
De son tombeau noir, rouge et blanc,
Et que la Victoire brandisse
L'étendard d'or de nos enfants.

PAQUES EN BELGIQUE

Les merles et les pinsons
Chantent la Résurrection,
Le jardin fleure l'encens,
L'encens des fleurs nous grise,
C'est Pâques, mes enfants,
Il fait clair, il fait bon,
C'est Pâques c'est le printemps,
Au jardin comme à l'église
Et à Bruxelles comme sur le front.

Chélidoines, primevères,
Jacinthes bleues, chatons gris,
Tout pousse, tout fleurit.
C'est le printemps, mes frères,
Les bourgeons craquent au bord des nids
Et les ruisseaux murmurent leur prière
A l'ombre du Calvaire.
C'est Pâques, c'est la Résurrection,
Au jardin comme à l'église,
L'encens des fleurs nous grise
A Bruxelles comme sur le front.

Je sais où trouver nos premières jonquilles
— C'est en Ardennes, près d'Houffalize —
Je sais où les muguets tinteront dans la brise,
Où les anémones soulèvent déjà les feuilles,
Et où les perce-neiges, comme des petites filles,
Dansent en rond
Sur un talus, près de Saint-Trond.

Je sais les peupliers
Où les merles vont siffler,
Et les hautes futaies
Où les biches se poursuivent.
Je sais les étangs
Où les rossignols chantent,
Et les saules rougeoyants
Où sautillent les mésanges.
Je sais les buissons
Et je connais les branches,
J'épie les bourgeons
Et je suis, dans l'air bleu, le premier papillon.

Mais c'est l'herbe surtout, l'herbe qui sera belle,
Plus verte, plus grasse, plus haute que jamais,
L'herbe de l'Yser, l'herbe immortelle
Où nos vaches bientôt enterreront leurs jarrets,
L'herbe éclatante, l'herbe divine
Où renaîtra l'âme de nos morts,

L'herbe où, sur leurs mille poitrines,
Fleuriront mille boutons d'or.
C'est Pâques, le canon tonne,
Et les moustiques dansent,
C'est Pâques ! les chœurs entonnent
L'hymne de délivrance,
— Nous briserons nos chaînes
Comme Tu brisas Ta tombe,
Nous conquerrons nos plaines
Comme Tu conquis la mort —
C'est Pâques ! les obus sifflent
Dans l'air printanier,
C'est Pâques ! et le vent souffle
Sur le ciel purifié,
C'est Pâques ! et sur nos croix
Nos oiseaux vont chanter,
C'est Pâques ! et l'herbe croît —
Christ est ressuscité !

Avril 1915.

UNE TOMBE

J'ai vu bien des tombes,
Les unes avec des croix
Plantées par-ci par-là,
Les autres avec un képi déchiré
En guise de mausolée.
J'en ai vu sur la plage,
Entourées de coquillages,
Et d'autres dans les champs,
Creusées tout fraîchement.
Mais il en est une dont je me souviendrai
Aussi longtemps que je vivrai.

C'était au coin d'une route, près de Ramscapelle,
Entre deux vieux saules, en face d'une chapelle.
La tombe était à peine indiquée
Par un carré de briques
Et par quelques brins d'osier,
Tremblant sous la brise,
Et traçant gauchement une croix rustique
Dans la boue grise.

La chapelle était une de ces vieilles chapelles,
Comme on en voit tant dans nos plaines
Où, derrière une grille rouillée,
Une vierge de porcelaine
Prie patiemment pour nos péchés.
Une de ces vieilles petites chapelles,
En forme de guérite,
Où les saints s'abritent
Comme des sentinelles,
Et où l'on voit brûler,
Par les beaux soirs d'été,
Quelques pauvres chandelles.

Mais aucune lumière n'y brillait ce soir-là,
L'autel était vide,
La grille était restée ouverte....
Et je vis alors, sur la tombe déserte,
Parmi les osiers tremblant sous la brise,
Toute blanche et bleue dans la boue grise,
Au centre même de la croix,
La petite vierge de porcelaine,
Les yeux au ciel, la bouche sereine,
Priant pour l'âme du soldat.
Et je bénis la main inspirée
Qui commit ce pieux sacrilège,
Et qui plaça, sur cette tombe abandonnée,

Pour qu'elle la protège,
L'image immaculée
— Les yeux au ciel, la bouche sereine —
De la petite vierge de porcelaine.

Mai 1915.

LES RENFORTS DE LA MORT

Il est une armée mystérieuse
Qui ne saurait périr,
Et dont les ombres silencieuses
Hantent notre souvenir.

Elle marche, sans tambour ni clairon,
Derrière l'étendard de la Nuit,
Et chaque coup que nous porte l'ennemi
Grossit ses obscurs bataillons.

Elle compte, parmi ses soldats,
Des femmes, des vieillards, des enfants,
Ses généraux n'ont pas trois mois
Et ses sergents ont les cheveux blancs.

Elle fait la guerre à sa manière,
Sans obus, sans fusils, sans canons,
Elle méprise les règles les plus élémentaires
De la prudence et de la raison.

Nos souffrances sont ses conquêtes,
Nos défaites sont ses victoires.
C'est la grande force muette
Qui forge l'or de notre gloire.

C'est l'indestructible cohorte
Que balaie en vain la mitraille,
Et qui se dresse plus vivante et plus forte
Au lendemain de chaque bataille.

C'est l'armée de ceux qui sont morts
En maudissant les Allemands,
Et dont les invincibles renforts
Vengeront le sang innocent.

Mai 1915.

LE DERNIER BOCHE

Je songe au grand jour où ils nous quitteront,
Où, entre deux rangées de trembles ou de sapins,
Leurs canons et leurs fourgons
Rouleront vers le Rhin,
Où, par tous les chemins
Des Ardennes et des Flandres,
De la Meuse à l'Escaut, de l'Yser à la Dendre,
De la mer à la Lys,
Se traîneront leurs pieds meurtris.

J'évoque le revers de leur physionomie,
Et, sous leur casque,
Leur nuque apoplectique,
Et la danse comique
Des basques
De leur tunique,
Et leurs lourds talons
Qui ont perdu leurs éperons.

Je rêve du grand jour où l'ennemi
Sortira du pays,
Tandis qu'une tempête de chansons et de cris,

De drapeaux et de fanfares,
Saluera de son joyeux tintamarre
Son départ !

Que ce soit un uhlan, que ce soit un chasseur,
Un dragon, un hussard, un artilleur,
Qu'importe !
Que ce soit en été, que ce soit en hiver
Sous un ciel gris, sous un ciel clair,
Au soleil ou sous la pluie,
Qu'importe !
Que ce soit bientôt, que ce soit plus tard,
Dans un mois ou dans dix,
Qu'importe !...
Pourvu qu'il nous soit donné de voir,
Du seuil de notre porte—
Tandis que les cloches
Sonneront l'hallali—
Le dos gris
Du dernier Boche.

L'AMOUR DE LA PATRIE

C'est l'accent d'une voix,
Le son d'une cloche lointaine,
Une clairière dans les bois,
Un coup de soleil sur la plaine.
C'est un certain toit, sous un certain ciel,
Et le pas cadencé des haleurs sur la berge.
C'est une femme à genoux devant une chapelle,
Au bord d'un chemin, où larmoient quelques cierges.
C'est la senteur des herbes, à l'entour des étangs,
Et le parfum de la poussière dans la rue.
C'est l'éclat d'un regard, la gaucherie d'un mouvement,
Une vision du passé aussitôt disparue...
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire
Qu'en le chantant.

C'est ce qu'on mange et ce qu'on voit,
Ce qu'on respire, ce qu'on entend.
C'est le goût du pain et du tabac,
L'éclat des feuilles, l'odeur du vent
Et les bruits familiers du village :

Les chiens qui aboient, les gens qui s'appellent,
Et le joyeux tapage
Des verres sous la tonnelle...
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire,
Qu'en le chantant.

C'est le meilleur de notre corps
Et le plus pur de notre sang,
C'est ce qui nous rappelle nos morts
Et nous fait souhaiter nos enfants.
C'est la couleur de notre vie
Et la saveur de nos chansons,
C'est la douce folie
De récolter ce qu'on sème,
Et l'absurde passion
De posséder ce qu'on aime...
C'est tout ce qu'on ne peut pas dire
Et tout ce qu'on sent,
Tout ce qu'on ne peut traduire
Qu'en le chantant.

LA JOCONDE

« Cette chaumière est celle d'une vieille femme que les Allemands — ils sont à cinquante mètres de là — n'ont pu faire fuir. Pour son sourire sans fin, les soldats l'ont surnommée la *Joconde*. Le roi Albert, en décorant la chère vieille pour son maternel dévouement, a voulu qu'elle gardât le surnom amical que lui donnèrent ses grands enfants : « Mietje Debœuf, dite *La Joconde*. » (P. Nothomb : *L'Yser*, p. 210.)

Elle a peut-être un peu vieilli,
— Vous m'avouerez qu'il y a de quoi —
Son front s'est ridé, ses joues se sont flétries
Et elle n'a plus toutes ses dents,
Mais, quand elle rencontre un soldat,
Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Elle a perdu sa belle robe de velours
Et sa riche écharpe de soie,
— Que voulez-vous ? Le temps n'est plus à l'amour
Et la laine protège mieux du froid —
Mais, quand elle verse à boire à « ses enfants »,
Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Sa chaumière n'est pas un palais.
Il y a un trou d'obus dans le toit

Et les vitres de papier
N'empêchent pas les shrapnels d'entrer —
Mais, quand un « jas » vient s'asseoir sur son banc,
Elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

Jadis elle entendait, derrière sa courtine,
Par les belles nuits florentines,
La douce harmonie de tendres sérénades.
Les violes ont fait place aux « marmites »,
Les fleurs aux grenades
— Les Boches sont de piètres galants —
Mais elle sourit toujours sous son bonnet blanc.

ENVOI

O Léonard, te doutais-tu,
Quand tu peignis avec tant d'amour
Le portrait d'une belle dame au sourire ambigu,
Qu'elle ressusciterait, un beau jour,
Le chef branlant,
A cinquante mètres du front allemand,
Et que les blanches mains de ta Monna Lisa
Ne dédaigneraient pas de beurrer nos tartines,
Et que le roi Albert épinglerait la croix
Sur sa noble poitrine?

O Mietje Debœuf, te doutes-tu
Que depuis que cette belle a fui,

Dans les caves du Louvre, les Zeppelins ennemis,
C'est toi qui est devenue,
Aux yeux du monde,
La véritable Joconde,
Et qu'il te suffit désormais, pour séduire un régiment,
De sourire sous ton bonnet blanc?

L'ANGELUS EN BELGIQUE

Quand le vent vient de chez nous
Et que la mer est sage
On peut entendre, certains soirs, sur la plage,
Mourir le son plaintif et doux
De l'Angelus : Don dé
Din don, din don dé.

Pourtant, à trois lieues à la ronde,
Toutes les tours sont abattues ;
Depuis dix mois que le canon gronde,
Toutes les cloches se sont tues ;
Et l'on écoute, sans trop comprendre,
Cette voix mystérieuse et tendre
Qui ne cesse de murmurer :
Din don, din don dé.

D'où vient-elle ?
De plus loin que Nieuport, de plus loin que l'Escaut,
De plus loin et de plus haut.
D'où sonne-t-elle ?
D'une église et d'un beffroi

Que les obus n'atteindront pas.
L'entendrez-vous vibrer
Au fond de vos poitrines : Don dé
Din don, din don dé ?

C'est le cœur du pays
Qui sonne comme une cloche,
Avec ses villages, ses prés fleuris,
Ses bois, ses ruisseaux et ses roches.
C'est notre sang qui bat
Contre les murs de sa prison,
Et qui répète tout bas
Son éternelle chanson.
C'est notre âme qui, sans trop comprendre,
Murmure d'une voix mystérieuse et tendre
Les trois notes de l'Angelus : Don dé
Din don, din don dé...

LE VIEUX PAYSAN

« Et devant Dixmude, on m'a montré la cave ronde, sous une maison émiettée, où dort pendant le jour un vieux laboureur... » (P. Nothomb : *L'Yser*, p. 211.)

Il est un vieux paysan,
A cent pas des lignes ennemies,
Qui n'a pas quitté son champ.

Comme il ne peut sortir le jour,
Tel un oiseau nocturne,
Il ne travaille plus que la nuit,
Avec patience, avec amour,
La bouche close, l'œil taciturne,
A cent pas des lignes ennemies....

Comme il ne peut labourer sans chevaux,
Les dents serrées et le dos rond,
Il bêche, il bêche dans l'ombre,
La peau collée sur les os,
A l'abri des décombres
De sa maison....

Comme il ne peut faucher sans faux,
Avec patience, avec fureur,

Il moissonne à coups de couteau,
Dans le silence et dans la nuit,
Comme si chaque coup perçait un cœur,
A cent pas des lignes ennemies....

Il n'a sauvé de l'incendie
Que quelques mesures de froment
Qu'il a plantées, les doigts tremblants,
Malgré la guerre,
Brûlant de soif, mourant de faim,
Sans perdre un grain.
Et c'est ainsi que, dans la cave où il se terre,
Gerbe par gerbe, avec patience,
Il a recueilli, dès l'automne,
Trois sacs de semences....

Comme il vit de ce que lui donnent,
En riant, nos joyeux soldats,
Le vieux paysan, au prochain printemps,
A pleines mains, à petits pas,
De long en large, comme jadis,
Pourra ensemencer son champ
A cent pas des lignes ennemies...

Et qui sait, quand viendra l'été,
Quel nouveau soleil fera briller
Le grand champ d'or
Sur la plaine désolée,

Comme une croix sur la poitrine d'un mort ?
Et quelle brise heureuse,
Entre les flammes rouges et les murs noirs,
Fera flotter sa moisson lumineuse
Comme l'étendard de la victoire ?
Qui sait combien de jeunes bras
Récolteront, en chantant, au grand jour,
Le blé que cette vieille main sema,
Dans le silence et dans la nuit,
Avec ferveur, avec amour,
A cent pas des lignes ennemies ?

FRÈRE JACQUES

« Le plus lointain de ces postes d'écoute est occupé par un soldat qui, dans la vie ordinaire, était un moine trappiste. On ne peut pas toujours le ravitailler. Il est demeuré une fois trois jours sans manger. Quand un soldat, rampant dans l'ombre, lui apporta des provisions, il ne manifesta aucune joie trop grande : « J'étais déjà entraîné par mon métier antérieur », expliqua-t-il. » (P. Nothomb : *L'Yser*, p. 188.)

(*Chanté*) « *Frère Jacques, frère Jacques,*
Dormez-vous ? dormez-vous ? »

Avant la guerre :
Une vallée riante, un monastère,
Une cellule blanche et nette
Et, sous un crucifix, l'humble couchette
Où repose le frère.
Le calme, la fraîcheur d'une aube de printemps,
La buée blanche sur la rivière,
Puis, à travers la fenêtre, l'or du soleil levant
Et le tintement joyeux des cloches cristallines
Sonnant matines :
« *Bim, bam, boum !*
Bim, bam, boum ! »

« *Frère Jacques, frère Jacques,*
Dormez-vous ? dormez-vous ? »

Aujourd'hui : Une grange abandonnée
Sur l'Yser.
Le moine est devenu la vigie de l'armée.
Tout autour de lui s'étend, à l'infini,
Une mer
De pluie et de boue sous le ciel gris ;
Et seul, sur la plaine, épiant les moindres bruits,
Le cœur dans la gorge, la main au téléphone,
Il veille, il jeûne, il attend, il sourit
En entendant le fracas des obus qui résonne
Plus près, toujours plus près de lui :
« *Bim, bam, boum !*
Bim, bam, boum ! »

« *Frère Jacques, frère Jacques,*
Dormez-vous ? dormez-vous ? »

Depuis trois jours, la canonnade l'a isolé
Du reste de l'armée.
Il fait nuit, le vent a balayé le ciel
Et les étoiles brillent à travers le toit :
« Seigneur, entends ma voix,
— La faim est sauvage, la soif est cruelle —
Ecarte de mes yeux la main de plomb du sommeil,
— Le froid est sauvage, la pluie est mortelle —
Dissipe le vertige qui m'emplit les oreilles,
Donne-moi la force, malgré tout,
De lutter, jusqu'au bout... »

Soudain, sur le sol, un mouvement
D'ombres grises
Rampant lentement...
Des bruits furtifs apportés par la brise...
Le moine murmure, penché sur son téléphone :
« A cinquante mètres à droite — Merci, Seigneur,
La chasse sera bonne —
Attendez... oui... préparez le projecteur !
— Venge nos villes, venge nos femmes,
Venge nos petits, venge nos champs,
Venge nos morts, venge nos âmes ! —
Allez... allez... maintenant ! »
Sonnez les matines, sonnez les matines,
Bim, bam, boum ! Bim, bam, boum !

L'ATTENTE

Ne m'offre pas de vin, mon frère,
Ne m'offre pas de pain,
Je n'ai plus soif, je ne n'ai plus faim...
— Attends et espère.

J'ai mis ma vie au fond de mon cœur,
J'ai mis ma foi au fond de mon verre,
Je ne veux rien perdre de ma douleur...
— Attends et espère.

Que d'autres rient, que d'autres pleurent,
Que l'heure leur soit douce ou amère,
Je refoulerai mes larmes, je renierai mon bonheur...
— Attends et espère.

Je n'ai plus soif que de colère,
Je n'ai plus faim que de vengeance...
— Arme-toi donc de patience,
Attends et espère.

L'ADORATION DES SOLDATS

Noël, 1915.

« Qu'est-ce qui brille sur la tranchée ?
Éteignez donc ce feu là-bas ! »
« Ce n'est pas un feu, c'est une fusée
Qui monte au ciel et ne s'éteint pas. »
« Approchons-nous... Quels sont ces gens
Cachés sous cet abri ? »
« Ce sont de pauvres paysans
Venus des lignes ennemies. »
« Il faut faire bien attention,
Ce sont peut-être des espions. »
« La femme était si fatiguée,
L'âne était tombé boiteux,
Nous les avons laissé entrer
Pour se reposer un peu.... »

« Pourquoi vous mettez-vous à genoux ? »
« C'est pour mieux regarder l'enfant. »
« Pourquoi vous découvrez-vous ? »
« Parce que ses petits pieds sont blancs. »
« Pourquoi joignez-vous les mains ? »

« Parce que c'est Noël demain. »
« Pourquoi restez-vous silencieux ? »
« Pour mieux entendre chanter :
Gloire à Dieu au haut des cieux! »

« Apportez du bois, des couvertures,
Faites plus de lumière !
(*Paix, sur terre, aux hommes de bonne volonté!*)
Du chocolat, des confitures,
De la soupe chaude et de la bière !
(*Et guerre à l'ennemi de la Chrétienté !*)
Du lait pour la mère, du tabac pour le vieux,
Et la croix d'une tombe pour le nouveau-né ! »
(*Gloire à Dieu au haut des cieux !*)

DIMANCHE

Une mésange toque du bec sur les carreaux
De ma fenêtre.
C'est un dimanche de tout repos
Et de bien-être,
Un dimanche de Londres, brumeux et assoupi,
Voilé de silence, de confort et d'ennui....

Pourquoi faut-il que je vous revoie sans cesse,
O mes frères,
Et que j'entende vos cris de détresse
Et de colère ?

En haut, la mère chantonne
Une berceuse monotone
Pour endormir l'enfant
Dans son berceau rose et blanc.
La cloche de l'église voisine sonne,
A petits coups las,
Pour quelqu'un qui ne vient pas,
Tandis qu'au-dessus de ma tête
Tipetappent les petits pas
Empressés
De l'aînée...

Pourquoi faut-il, ô mes frères,
Que je ne puisse rien faire
Sans revoir vos yeux agrandis
Par l'attente et par la nuit,
Sans entendre le sifflement aigu
Des balles et le grave ronflement des obus,
Et sans me dire
Que chaque coup de bec de l'oiseau
Fait choir un nouveau martyr,
Et que chaque cloche sonne un glas,
Et que chaque petit pas, là-haut,
Dresse une nouvelle croix là-bas,
Et que ceux qui vont mourir
N'ont pas les bras
De leurs mères
Pour les endormir
Et leurs prières
Pour les bénir ?

C'est un dimanche de Londres brumeux et assoupi,
Voilé de silence, de piété et d'oubli...

UNE CONFESSION

DÉDIÉ A LA CROIX-ROUGE DE BELGIQUE

Je L'ai vu... Il ne faut pas rire
De ceux qui vont mourir...
Penchez-vous donc plus bas, plus bas...
Et ne vous moquez pas de moi.

J'étais tombé à vingt pas de nos tranchées,
Juste devant les fils de fer,
A moitié enterré
Sous quatre pieds de terre...
Je L'ai vu comme je vous vois...
Quand je revins à moi,
Le soir tombait ;
Je ne souffrais pas beaucoup,
J'avais seulement très soif et mon épaule brûlait.
Pour passer le temps,
Je me mis à compter les coups
Du lointain bombardement.
Mes oreilles tintaient un peu
Et j'aurais bien voulu dormir.
Toutes sortes de gens me passaient devant les yeux...
(Je sais ce que vous allez dire —

Non, ce n'est pas dans mon cauchemar
Que je L'ai vu comme je vous vois...
Les balles passaient à travers ces gens-là
Comme à travers du brouillard.
Elles tombaient sur Lui mollement,
Comme ces cailloux que les enfants
Font rouler sur la grève en jouant.)
Il faut aussi vous expliquer
Que nos brancardiers ne pouvaient s'approcher,
Même la nuit, à cause du clair de lune,
Et d'une mitrailleuse postée en face de moi
A laquelle je servais d'appât.
Ce n'est que le surlendemain, à la brune,
Que je me réveillai buvant au creux de Sa main.
Si je vous disais que c'était du vin,
Vous ne me croiriez pas,
Et si je vous disais que ce vin jaillissait,
Intarissable, d'une plaie qu'Il avait
A la paume, vous ririez de moi...
Mais il ne faut pas rire
De ceux qui vont mourir...

Je n'ai jamais su
D'où il était venu.
(Son uniforme était blanc de poussière.)
Tout ce dont je me souviens
C'est qu'il portait au bras, comme sur la main,
Une petite croix de sang et de lumière,

Et que les balles ennemies,
Tandis qu'Il me portait à travers les fils de fer,
Tombaient sur son manteau comme des gouttes de pluie,
Ou comme ces cailloux que les enfants
Font rouler en jouant
Sur la grève...
Si je vous répétais que ce n'est pas un rêve,
Que je L'ai entendu parler
Comme vous m'entendez,
Comme je L'entendrai bientôt,
Que je L'ai vu marcher,
Comme je vous vois,
Comme je Le verrai bientôt,
Vous ririez de moi, n'est-ce pas ?
Mais il ne faut pas rire...
— Penchez-vous donc plus bas, plus bas...
De ceux qui vont mourir.

LA NEIGE

PENDANT LA BATAILLE DE VERDUN

La neige rend à la terre
Sa virginité ;
Elle lui donne le voile brillant
D'une jeune mariée ;
Elle la fait pure et claire
Comme un petit enfant,
Et lui met aux yeux
La candeur surprise
Et le rêve lumineux
Des communiantes à l'église.
La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

La neige inspire à la terre
Un pieux recueillement ;
Elle l'induit en longues prières
Et en vœux ardents ;
Elle lui met sur les lèvres
Ses longs doigts tremblants,
Et glace ses fièvres

Dans les cellules de son couvent.
La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

La neige prête à la terre
Son prodigieux silence ;
Elle éteint ses rires et ses chants,
Elle étouffe ses clameurs guerrières
Et ses cris de vengeance ;
Elle lui ferme les oreilles
Sous une guimpe de béguine
Et protège sa tendre poitrine
De la gelée et du soleil.
La neige couvre la boue et le sang
Sous son manteau blanc.

Mars 1916.

PAQUES, 1916

Le vent murmure dans les buissons
Du jardin de Joseph d'Arimathie,
Il soulève le voile des saintes femmes en oraison
Et caresse leurs joues maigries :

« Ils ne sont pas ici, Madeleine,
Ils ne sont pas ici, Marie,
(Ils seront rois, vous serez reines)
Ils sont où les étoiles brillent. »

Les oiseaux chantent dans les branches
Du jardin de Joseph d'Arimathie,
Et leurs longues ailes blanches
Traînent sur l'herbe fleurie :

« Retournez-vous donc, Madeleine,
Retirez-vous en paix, Marie,
Ne vous mettez pas en peine,
Ils sont où les étoiles brillent. »

Le Jardinier arrose les fleurs,
Du jardin de Joseph d'Arimathie.
(Cessez vos plaintes, séchez vos pleurs,
Ne craignez rien, l'heure est bénie.)

« Ne me touchez pas Madeleine,
Ne vous sauvez pas, Marie,
(Le soleil se lève sur la plaine)
Ils sont où les étoiles brillent. »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 5
A ma Patrie enchaînée 7
Après Anvers 10
Le Drapeau belge 12
Au grand Roi d'un petit Pays 14
L'Aveugle et son Fils 16
Une Voix dans le Désert 18
Fuite en Angleterre 22
Vœu de Nouvel An à l'Armée allemande 24
Prière : Pâques, 1915 26
Pâques en Belgique 28
Une Tombe 31
Les Renforts de la Mort 34
Le Dernier Boche 36
L'Amour de la Patrie 38
La Joconde 40
L'Angélus en Belgique 43
Le vieux Paysan 45
Frère Jacques 48
L'Attente 51
L'Adoration des Soldats 52
Dimanche 54
Une Confession 56
La Neige 59
Pâques, 1916 61

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS
4, Place du Musée, BRUXELLES
BUREAU A PARIS : 63, BOULEVARD HAUSSMANN

Extrait du Catalogue :

LE DOSSIER DIPLOMATIQUE DE LA QUESTION BELGE

Recueil des pièces officielles avec notes

PUBLIÉ PAR FERNAND VAN LANGENHOVE

Secrétaire « du Bureau Documentaire Belge » au Havre.

Plusieurs études ont exposé le cas de la Belgique. Le présent ouvrage reprend le problème et l'examine dans des termes définitifs. On y trouvera tous les documents diplomatiques, annotés et commentés, relatifs à la violation de la neutralité belge, aux imputations allemandes contre la loyauté de la Belgique, aux réparations et sécurités nécessaires, etc.

Un fort volume in-16 de 426 pages

Prix : **4** *fr.* **80**

LES BATAILLES DE LA MARNE

PAR UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR ALLEMAND

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR TH. C. BUYSE

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE CRITIQUE DE JOSEPH REINACH

Cet ouvrage constitue la seule relation sérieuse publiée jusqu'ici en Allemagne sur la bataille de la Marne. A peine lancé dans le public, l'ouvrage fut retiré de la circulation par ordre supérieur. Le « Bureau Documentaire Belge » au Havre réussit à s'en procurer un exemplaire en Angleterre qu'il s'empressa de faire traduire, afin de mettre cette pièce importante du dossier des opérations de guerre sous les yeux du public belge et français.

L'ouvrage forme un volume in-16 de 160 pages, contenant, hors texte, la reproduction de trois tableaux d'assemblage de cartes allemandes et d'un croquis du champ de bataille (aux dimensions de 19 × 25 cm.) indiquant la marche des armées allemandes à travers la Belgique et en France.

Prix : **3** *fr.* **60**

LA GUERRE ET LES ŒUVRES D'ART EN BELGIQUE

PAR LE BARON H. KERVYN DE LETTENHOVE

Membre de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

Un grand nombre de monuments d'architecture et d'œuvres d'art ont été détruits de propos délibéré par les Allemands au cours de la guerre qui, depuis le 4 août 1914, ensanglante la Belgique. Il a paru utile à l'auteur de cet ouvrage d'examiner quels ont été, de 1914 à 1916, les crimes commis en Belgique par les barbares contre l'Art et ses manifestations les plus hautes.

L'auteur s'attache aux armées allemandes dès leur entrée en Belgique ; il les suit pas à pas dans la perpétration de leurs forfaits contre les pierres et les œuvres d'art : à Visé, Dinant, Tongres, Aerschot et Louvain, à Malines, Lierre, Termonde et Anvers, sur l'Yser, à Ypres, Furnes, Nieuport et Dixmude.

Un volume de 192 pages de format grand in-8 (19 × 24 cm.), illustré de 123 gravures dans le texte : reproductions de monuments, de ruines, de tableaux et d'objets d'art détruits ou mutilés par les Allemands.

Prix : **4** *fr.* **80**

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, EDITEUR
4, Place du Musée, BRUXELLES
BUREAU A PARIS : 63, BOULEVARD HAUSSMANN

LES CAHIERS BELGES

Sous ce titre nous avons entrepris la publication d'une série d'études sacrées à des questions intéressant le passé, le présent et l'avenir de la gique, sous leurs divers aspects : historique, diplomatique, militaire et éc mique.

VIENNENT DE PARAITRE :

N° 1. *La propagande allemande et la question belge*, J. Mélot.

N° 2. *La surprise. Les jours épiques de Liége*, par Crokaert.

N° 3. *Le chiffon de papier*, par J. Massart.

N° 4. *L'Armée et la Nation*, par Memor.

N° 5. *Le soldat belge peint par lui-même*, par H. Davign

N° 6. *Le testament politique du général von Bissing*, F. Passelecq.

N° 7. *Jules Renkin et la conquête africaine*, par Miles.

Nos 8-9. *La volonté nationale belge en 1830*, par F. Langenhove.

N° 10. *La littérature belge. Son rôle dans la résistance Belgique*, par M. des Ombiaux.

N° 11. *La résurrection d'une armée*, par le Comman Willy Breton.

N° 12. *Un précurseur : le général Brialmont*, par Paul Croka

D'autres études d'un très vif intérêt sont en préparat

Prix de chaque numéro : **0** fr. **70**. On souscrit dès à sent aux 12 premiers numéros des *Cahiers belges* au pri 7 fr. 50 franco pour la France et 8 fr. 50 franco à l'étran S'adresser à la librairie G. Van Oest et Cie, 63, boule Haussmann, Paris.

Lisez et faites lire autour de vous

LE TESTAMENT POLITIQUE DU GÉNÉRAL VON BISSI

Avec des annotations et un commentaire par F. Passel

(*Cahiers belges n° 6.*)

Prix : **0** fr. **70**.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros. Inc.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

PQ 2605 A36A72
Cammaerts, Émile
A ma patrie enchainée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 08 11 006 1